

L'HISTOIRE D'UN VIEUX PAYS
D'EUROPE

=====

Les pays européens, vieilles ou nouvelles nations dont les frontières, parfois, ne coïncident pas avec celles des modernes états, ont des caractères qui les distinguent. Ces caractères peuvent être une langue populaire ou de culture, une histoire qui retrace une unité dans le passé ou bien un ensemble de traits divers qui forment, grâce à une volonté collective, une image cohérente et homogène.

Pour ce qui est de la Catalogne, c'est surtout et sans doute la langue qui constitue le principal caractère déterminant. Cette langue qui, née du latin classique en même temps que se produisait l'éclosion des autres langues européennes, a pu être présentée comme un rameau d'une supposée langue romane pour être enfin classée, aux côtés du castillan ou espagnol, du portugais, du français, du roumain, de l'italien et du sarde, spécialement unie par des liens de parenté au provençal ou langue d'oc, mais nettement séparée aussi de cette langue glorieuse du Midi de la France et dans laquelle non seulement les premiers poètes catalans mais les plus grands des lyriques médiévaux de toute l'Europe chrétienne élevèrent leurs premiers chants d'amour.

Le catalan, depuis le XIII^{ème} siècle, figure comme langue de culture et même comme instrument de recherche scientifique grâce à l'oeuvre encyclopédique d'un RAMON LLULL, né à Majorque en 1233 et mort probablement en 1315 après une vie mouvementée, où la volonté d'évangéliser les infidèles mena jusqu'au martyre, en terre nordafricaine, un homme que l'Eglise a béatifié et qui nous a laissé une considérable oeuvre écrite dans laquelle on trouve des romans, des traités de philosophie, de morale, de théologie et d'apologétique, de la poésie et de la science appliquée. Un siècle et demi plus tard, ce sera la cour raffinée des rois catalans, à Valence, qui produira, avec AUZIAS MARCH (1397-1459) et avec JOANOT MARTORELL (1419?- 1462?), la poésie amoureuse et métaphysique qui marquera déjà les débuts de la Renaissance et le grand roman de chevalerie qui clot le cycle narratif du moyen age avec ses preux débordants de courage mais aussi de bon sens et ses aventures calquées sur celles de Roger de Flor, le chef des almugavars, ou routiers catalans, dans leur expédition en Grèce et Turquie.

Nous avons souligné à dessein, dans le cas de ces trois grands écrivains

de langue catalane, le fait que leur naissance hors des frontières strictes de la Catalogne semble devoir les écarter d'une histoire relative à ce pays. Mais, en fait, les écrivains étaient les enfants ou les petits-enfants de Catalans qui s'étaient établis aux Baléares ou dans le royaume de Valence lors que ces terres furent conquises aux Maures par JACQUES I le Conquérant, au XIIIème Siècle, et le royaume de Majorque - qui eut comme capitale Perpignan, puisqu'il se composait des îles et des comtés du Roussillon et de Cerdagne - comme le royaume de Valence furent, dès cette conquête, de langue catalane. Ils le restent encore, et cela fait que, en dépit de toutes les définitions géographiques, en essayant de tracer un profil historique de la Catalogne il est impossible de ne pas y inclure ces autres pays voisins et frères qui ont partagé avec elle, à travers plusieurs siècles de gloires et de déboires communs, une langue, une littérature, un drapeau. Reste à signaler que cet ensemble historique était connu sous le nom de Royaume d'Aragon et que ses souverains, de famille et de langue catalanes, étaient en même temps les rois d'un pays intérieur parlant le castillan - ou un dialecte très voisin - et que ce Royaume d'Aragon, qui s'est étendu à plusieurs reprises jusqu'à englober, au XIIème Siècle, une grande partie de la France d'Occ, et aux XIVème et XVème les îles italiennes de Sardaigne et Sicile et une considérable partie de la Grèce, sans compter le royaume de Naples, constituait un vrai Commonwealth au sens moderne et britannique du mot, une confédération d'États souverains, unis ^{sous} un même roi, mais ayant des lois propres à chacun, comme ils avaient des Parlements et des Chancelleries différents.

Voilà donc, rapidement esquissés, les traits particuliers de ce pays catalan dont nous vous invitons à lire, non moins rapidement tracé, un raccourci historique. Ajoutons, pour faire plus complet le cadre de cette histoire, que la Catalogne a connu, au XIXème Siècle, une renaissance littéraire et culturelle très vigoureuse, peut-être même la plus importante de toutes celles qui se sont produites avec l'essor du Romantisme et l'éveil des nationalités en Europe. Une langue, une histoire, une culture: voilà, en résumé, ce qui donne à la Catalogne sa physionomie et sa personnalité. Nous tâcherons de resumer en quelques pages les bornes les plus considérables de cette histoire, en partant du moment où la Catalogne prend naissance, après la reconquête, par Charlemagne et ses successeurs, du comté de Barcelone, de ces terres qui forment une frontière avec le monde musulman et qui seront dénommées, d'abord, ~~XXXXXX~~ Marca Hispanica, les Marches de l'Espagne.

x

x

x

Il serait très long et fastidieux de tracer le flux et le reflux des invasions, migrations et colonisations que, sur un fonds indigène pyrénéen, ibérique, post-capsien et même celte, ont contribué à créer le peuple catalan. Les Grecs, d'abord, qui fondèrent des cités commerçantes à Roses et Empúries comme ils avaient fondé Massalia sur la côte française; ensuite les Carthaginois, dont le passage fut rapide et sans grande influence; les Romains, enfin, qui apportèrent aux peuples indigènes le droit, la civilisation, la langue et même la religion - les religions, plutôt, puisque, en même temps que le reste de l'Empire, l'Hispania Tarraconense, qui avait pour capitale la somptueuse Tarraco, devint chrétienne et substitua la religion d'Etat qu'était le paganisme par le culte du Dieu unique et invisible, trinitaire et incarné que prêchaient des apôtres dont le plus illustre, dit-on, fut saint Paul lui-même.

Les sept siècles de durée de la domination romaine restent encore visibles sur le sol catalan comme sur la société catalane. Les exploitations agricoles, les routes, les lois de succession et de propriété, le sens du droit restent encore en Catalogne, basiquement, ce qu'ils étaient lors de l'Empire romain. Le latin vulgaire, le "sermo rusticus" qui était parlé dans cette province tarraconaise qui est la préfiguration de la future Couronne d'Aragon, est devenu le Catalan qui, avec moins de variations que pour la plupart des langues romanes, est encore parlé en Catalogne. Et, quoique l'invasion des peuplades barbares ait fourni à l'Espagne, avec la liste ronflante des rois wisigoths, l'essai d'une organisation apparemment unitaire mais très superficielle, c'est le fonds romain qui continue à former la vie du pays, puisque les Wisigoths ne sont qu'une toute petite minorité, une caste dominatrice dont les Hispano-romains se passent très aisément.

Même l'invasion arabe, en 711, qui détruira totalement ce royaume wisigoth de l'Espagne et qui en balayera totalement la frêle structure, ne pesera grand'chose sur la Catalogne romanisée. Il ne fallut qu'une bataille - celle du Guadibeca - pour ouvrir aux Sarrasins les portes de la Péninsule. Leur déferlement sur les terres hispaniques fut tellement rapide que dix ans plus tard ils avaient déjà dépassé les Pyrénées. La bataille de Poitiers (732) marque le commencement du reflux de cette vague humaine; ce sera Charlemagne, en 785, qui poursuit cette tâche en Catalogne avec la conquête - menée à bout personnellement, dit la légende - de la ville

de Gerone, bastion avancé de la muraille pyrénéenne; ce sera son fils, Louis le Débonnaire, qui viendra à bout de la résistance des Maures à Barcelone, en 801, après l'échec d'une première expédition. Toute la partie reconquise aux Sarrasins forme plusieurs comtés, dont le principal sera le comté de Barcelone et l'ensemble, au début, sera le marquisat de Gotie. Béra, le premier comte de Barcelone, est aussi le premier marquis de Gotie. Tarragone ayant été détruite par l'invasion arabe, c'est Barcelone, qui la suit en importance sur la cote, qui tiendra dès l'abord le rôle de capitale de ce petit état rogné aux possessions hispaniques des Caliphes.

C'étaient les Hispano-romains, tant que les Wisigoths, qui étaient rentrés en Catalogne avec les armées carolingiennes. L'apport nordique se transformera en organisation féodale, sur le vieux fonds social et ethnique du pays. Les liens avec le suzerain, qui est d'abord l'Empereur, ensuite le roi de France, sont plus ou moins étroits d'après la relative force du seigneur et du vassal. Celui-ci, qui est sous Charles le Chauve un noble de souche pyrénéenne qui s'appelle Guifré, comte de Barcelone, marquis des Marches Hispaniques, devient, de par sa force politique et militaire, un vrai souverain. Il instaure une dynastie qui durera six siècles et qui donnera à l'Histoire des noms illustres. Il conquiert une grande partie de la Catalogne et en recule les frontières jusqu'au Camp de Tarragone. A sa mort, en 898, après une lutte qui l'oppose au plus puissant des seigneurs musulmans, on peut dire que le Comté de Barcelone existe en tant que puissance nationale. Guifré I, que l'histoire appelle le Velu, est encore le grand restaurateur de la religion; conquérant du Montserrat, il batit ou reconstruit les grands monastères et les sièges épiscopaux qui sont encore aujourd'hui, sur la plus vieille partie de la Catalogne, les jalons de cet art roman dont les monuments architectoniques et les peintures révèlent une spiritualité et une vigueur étonnantes.

Les successeurs de Guifré I continuèrent ses conquêtes et raffermirent leur autorité. C'est son petit-fils Borrell II (940-993) qui, se trouvant en plein désastre, lors de la très puissante attaque d'Al-Mansour, qui détruit Barcelone en 985, en profita pour faire tirer constant de la carence de son suzerain, le roi de France et, en mettant un terme par ses seules forces à l'expédition musulmane, se proclama en fait souverain indépendant de cette Principauté de Catalogne qui n'était, officiellement, que la Comté de Barcelone. Hugues Capet, le nouveau roi de France, tenta vainement de renouer les liens féodaux qui unissaient le comte aux rois carolingiens. Ces liens étaient brisés, quoique leur dissolution ne sera

officiellement reconnue par les rois de France qu'en 1258, par le traité de Corbeil que signeront Saint Louis et Jacques le Conquérant.

Borrell II devint donc le vrai souverain de cet état qui était formé par les évêchés de Barcelone, Gerone, Ausone (Vic), Urgel et Elne. Le comte de Barcelone commence à s'adresser à Rome plutôt qu'à Paris. Un essor culturel extraordinaire prend comme foyer les monastères et les abbayes de Ripoll, de Sant Pere de Roda, de Cuixà. Un homme comme Gerbert, qui devint pape sous le nom de Sylvestre II, fut l'élève de ces centres d'études et de piété.

D'autres souverains illustres continuent cette tâche. Citons seulement Ramon Berenguer I le vieux (1035-1076) dont la gloire militaire ne peut faire oublier celle d'être le législateur des usages de Catalunya, le grand code des lois et des droits publics et privés des Catalans. Cent soixante ans avant que les barons anglais arrachent à leur roi la Charta Magna, les Catalans se sont donné ce qu'un ~~historien~~ historien illustre a pu qualifier de "charte constitutionnelle de notre pays," et de "monument le plus ancien et essentiel du droit public catalan". C'est aussi Ramon Berenguer I qui commence une politique d'influence ultrapyrénéenne qui aura son sommet avec Alphonse I et son sanglant échec à Muret.

Ramon Berenguer III, que l'Histoire appelle le Grand, élargit les frontières de ses états en chassant les Musulmans qui occupaient encore Tortose et Lleida. Il tente ensuite, avec une expédition aux Baléares entreprise en collaboration avec les Pisans en 1114, d'ajouter à son domaine Majorque et Ibiza. C'est une conquête éphémère, mais qui sera un précédent de celle qui, un siècle plus tard, unira les îles au royaume d'Aragon.

Après un premier mariage avec une des filles du Cid, Ramon Berenguer III épousa Douce, l'héritière de la Provence, du Millau, du Gévaudan et du Carlat, et cette union, que chantera Mistral, unira les terres voisines et presque soeurs de la Catalogne et la Provence. C'est le rêve d'un état pyrénéen et méditerranéen, tenté déjà par les Wisigoths, les Sarrasins et les Francs, et qui était destiné à se heurter avec les ambitions des grands seigneurs voisins, tels que les comtes ^{du les Baux} de Toulouse/et surtout avec l'Empereur, le roi de France et même le Saint-Siège. Pendant le règne du fils de ce mariage, Ramon Berenguer IV, un autre mariage royal décide de l'avenir de la dynastie et des Etats qu'elle gouverne. Le comte de Barcelone épouse en 1137 la trèsjeune princesse Péronnelle, fille du roi Ramire d'Aragon. Cette union empêchera le roi de Castille Alphonse VII

d'absorber le royaume pyrénéen, très lié avec les grandes maisons occitanes et catalanes - les Toulouse, les Comminges, les Urgell - et créera ce nom unique de roi d'Aragon qui désignera désormais les souverains catalans, puisque la dignité royale, en tant que tels, ne leur est permise tant que les liens féodaux avec la France ne seront juridiquement annulés. Le comte de Barcelone Ramon Berenguer IV devient donc roi d'Aragon, - quoique sa vie durant il ne le prendra officiellement - et cette confédération catalano-aragonaise, pour employer le mot moderne avec lequel on l'a désignée et qui exprime exactement les relations qui unissaient les deux états, aura à affronter bien des situations difficiles, bien des dangers, bien des crises, dont elle saura néanmoins toujours se tirer sans que l'une ni l'autre des parts se considère jamais lésée ni réduite à une part congrue. Unies sous le même souverain, et pendant près de quatre siècles, les deux pays poursuivirent ensemble, mais sans ingérence aucune dans les affaires domestiques, une existence et même une expansion territoriale et commerciale qui ne donna jamais occasion à des heurts.

Le fruit de cette union du comte de Barcelone et l'héritière du roi d'Aragon s'appela Alphonse (I de Catalogne, II d'Aragon) et ce premier comte-roi fut réellement un des grands monarques du Moyen Age. Sa cour de prince pyrénéen, dont les états s'étendaient des Alpes à l'Océan, réunit les grands troubadours du temps. Troubadour lui-même, il put prétendre à réaliser ce grand rêve d'un empire dont les Pyrénées seraient la colonne vertébrale. Cette illusion s'évanouit pourtant avec son fils, le chevaleresque et galant roi Pierre le Catholique, au surnom paradoxal. Ce prince qui devait faire en 1204 un voyage à Rome qui le transforma en vassal du Pape, devait se heurter, pour la défense de ses sujets occitans, avec la croisade prêchée par le même pape Innocent III contre les albigeois, et sans pouvoir se servir des armes de la politique pour dénouer la crise où devait s'éteindre la France d'Occ, tomber lui-même au côté des hérétiques, dans la bataille de Muret (12 septembre 1213).

Il laissait un fils, un enfant de cinq ans, qu'il avait eu d'un mariage peu heureux avec Marie de Montpellier. Cet orphelin était, en plus, entre les mains de Simon de Montfort, le grand vainqueur de la croisade contre les Albigeois, le représentant en fait de la France d'Occ qui avait profité de l'écrasement des ~~grands~~ grands seigneurs languedociens. Muret avait été la destruction totale des rêves occitans et le roi d'Aragon ne pouvait qu'intérimiser les résultats d'une politique faillie. Il échut au jeune Jacques I, qui devait obtenir devant l'Histoire le surnom de Conqué-

rant, de tirer la leçon du désastre encouru par son père et de chercher vers le Sud et vers l'Orient les débouchés qu'une force biologique incontestable réclamait pour son peuple. Ce garçon à l'enfance difficile et qui eut l'un des plus longs règnes de l'Histoire - 63 ans remplis de gloire - peut ~~se mesurer~~ ^{se mesurer} sans dommage avec les plus grands de son époque, ses contemporains Saint Louis de France, ~~Henri III d'Angleterre,~~ ^{Henri III d'Angleterre,} saint Ferdinand de Castille, l'empereur Frédéric II. Il sut renoncer au Languedoc et à la Provence - mais en gardant le Roussillon, terre catalane, et la seigneurie de Montpellier, qu'il avait hérité de sa mère.- Il consacra cette renonciation à toute souveraineté dans le Midi de la France en signant avec Saint Louis, à Corbeil, le traité qui reconnaissait par contre la nullité des liens féodaux entre le comte de Barcelone et le roi de France. Mais ce comte de Barcelone, dont la fille sera la reine de France, une autre épousera le roi de Castille, dont un fils, par contre, prendra pour femme la fille du roi Manfred de Sicile, le dernier des Hohenstaufen, est déjà, en 1258, le grand capitaine qui a su agrandir ses domaines en conquérant, en une campagne-éclair, ~~l'île de Majorque~~ l'île de Majorque (1229) et en un plus long et difficile effort, le royaume de Valence (1232-1238). Il est déjà, en plus de roi d'Aragon, roi de Majorque et roi de Valence. Les Baléares ont été conquises avec le seul concours des Catalans, et ce seront donc les Catalans qui vont les repauper et leur donner le droit, l'organisation politique et la langue. ~~La conquête de Valence est~~ La conquête de Valence est un effort conjoint des Catalans et des Aragonais, ce qui fit que, dans une partie du royaume conquis, la langue des nouvelles populations fut l'aragonais, de même que la charte des droits.

Jacques I ira même au-delà des limites qui ont été fixées par plusieurs traités aux expansions respectives de la Castille et la Catalogne en terre dominée par les Maures. Il conquerra donc le royaume de Murcie, plus au Sud et le peuplera de Catalans, en 1266. Mais, avec une ~~inimité~~ ^{respect} peu communé ~~pour les traités,~~ pour les traités, il livrera ce royaume à son gendre, le roi de Castille Alphonse le Sage. A la fin de sa vie, il envisagera d'organiser une croisade dont les instigateurs sont le Khan des Tartares, l'Empereur de Constantinople et le roi d'Arménie, et qui aurait pour but la libération des Lieux Saints de Palestine. Mais il lui faudra renoncer à un tel projet. Ce grand roi - on a pu reconnaître ses ossements à sa taille de géant, qui le faisait un personnage fabuleux et contribuait à sa légende de force physique extraordinaire et de courage hors-série - devait néanmoins son tribut à une très humaine faiblesse. Les femmes, un nombre considérable d'é-

pouses et de maitresses, des enfants de plusieurs lits, même illégitimes, auront une influence souvent désastreuse sur les actions d'un grand souverain qui fut en même temps un conquérant, un législateur - on lui doit entre autres la codification du gouvernement municipal de Barcelone, le fameux Conseil des Cent qui fut pendant plusieurs siècles le grand moteur de la prospérité de la ville - et un historien, puisque sa Crònica ou Llibre dels Feits, écrite en première personne probablement sous sa dictée, est une des grandes sources de l'histoire de son temps.

Une de ses erreurs fut de considérer ses Etats sous un point de vue purement patrimonial et d'en disposer par son testament comme s'il s'agissait de simples biens familiaux. C'est ainsi que l'aîné de ses fils, celui qui devait être nommé Pierre le grand et que Dante nous présente au Purgatoire aux côtés de son grand rival Charles d'Anjou, reçut le royaume d'Aragon, avec Valence, mais son cadet Jacques le royaume de nouvelle création sous le nom de Majorque et qui se composait, en plus des Baléares, des comtés du Roussillon et de Cerdagne et de la seigneurie de Montpellier. Ce nouvel Etat devait bientôt s'avérer impuissant à se soutenir sans des appuis étrangers: celui de la France et celui de la Papauté, à plusieurs reprises, ~~sera~~ sera plus intéressé que vraiment profitable aux rois de Majorque, qui avaient fixé leur capitale à Perpignan, où se trouve encore leur grandiose Palais.

Pierre, roi d'Aragon, avait épousé, nous l'avons dit, Constance, la fille du roi Manfred de Sicile, vaincu et dépossédé par Charles d'Anjou. Cette princesse devait pousser son mari à revendiquer un héritage dont elle se sentait digne. L'histoire de cette intervention des Catalans, sous la conduite de leur roi, dans la politique italienne, est une des pages le plus étonnantes de l'histoire du Moyen Age. Après une expédition punitive sur les cotes tunisiennes, la flotte catalane appareilla vers la Sicile, où s'était déjà produit, le 31 mars 1282, l'éclat populaire des Vêpres Siciliennes, et après une rapide campagne militaire, Pierre et Constance étaient proclamés, à Palerme, rois de la grande île. Le souverain catalan, dont la puissance maritime était considérable et qui amenait avec lui des armées qui rendront terrible le nom d'almugavars propre de ces soldats farouches et ~~audacieux~~ courageux, prit même terre sur le sol italien et s'empara d'une partie de la Calabre.

C'était, non seulement entrer en lutte contre un grand capitaine comme Charles ~~de~~ d'Anjou, mais aussi contre toutes les puissances qui avaient contribué à la fortune du champion du parti guelfe contre le gibellinisme

militant des Hohenstauffen. Ces puissances étaient, surtout, la France et le Pape. Pierre d'Aragon fut excommunié et eut à subir une invasion, qui eut officiellement les caractères et le nom d'une croisade, dans laquelle un pape français, Martin IV, fut le docile instrument des Anjou. Les batailles navales qui se déroulèrent en Italie ou en face des côtes catalanes furent des sanglants échecs pour les Français. L'invasion des Croisés qui avaient entré jusqu'en face de Gérone fut refoulée avec de lourdes pertes pour les troupes de Philippe le Hardi. Celui-ci, qui était le beau-frère de Pierre le grand et qui avait réussi à s'adjoindre comme allié son autre beau-frère, le roi de Majorque, mourut à Perpignan après avoir essuyé son armée la cuisante défaite de Coll de Panissars. Jacques de Majorque, qui avait trahi son frère, fut dépossédé de son royaume.

Mais après cette longue série de victoires, Pierre le grand devait mourir à Vilafranca, le 10 novembre 1285. Son règne n'avait duré que neuf ans, mais son courage et sa gloire militaire et chevaleresque lui valurent l'éloge de Dante, d'après lequel ce souverain

d'ogni valor portó cinta la corda.

Pierre le grand laissait un royaume en interdit et trois fils mâles qui devaient être des rois tous les trois. D'abord l'aîné, Alphonse le Libéral, III d'Aragon, II de Catalogne, qui hérita les états péninsulaires de son père, ainsi que le royaume de Majorque que celui-ci avait confisqué à son frère. Ensuite Jacques, nommé par son père et par sa mère Constance roi de Sicile, et qui devait continuer, comme son frère, la lutte contre les Angevins de Naples. Alphonse réussit à maintenir les conquêtes de son père et même à les agrandir avec celle de Minorque, occupée après une brève campagne (1287); il se refusa à céder aux objurgations du Pape, du fait que les conditions pour une paix générale comprenaient le retour à Jacques II de Majorque de ses Etats. Un mariage avec la fille du roi d'Angleterre devait renforcer la position internationale du jeune roi, dont la mort prématurée, en 1291, tronquait une politique ambitieuse et de longue haleine, qui faisait de ce prince mort à 27 ans le digne successeur de son père.

Le trône d'Aragon devait alors échoir au second fils, Jacques II, que l'Histoire a qualifié du Juste. Il était un grand politicien, sincèrement épris de paix et qui trouva en un pape libéré de l'emprise française, Boniface VIII, l'homme qui devait l'aider à sortir de l'impasse où se trouvait son royaume. Il est difficile d'affirmer que sa soumission aux volontés de Rome fut totale et sincère: en fait, son frère cadet Frédéric, qui

était resté à Sicile comme lieutenant général du royaume, se refusa à reconnaître les clauses du traité d'Anagni (1295) par lesquelles la grande île était rendue aux rois de Naples. Frédéric se fit couronner roi de Sicile et sut résister aux actions coordonnées d'une puissante ligue d'ennemis parmi lesquels il y avait son frère, le roi d'Aragon lui-même. Il se peut que celui-ci l'encourageât, quand-même, dans sa résistance. Celle-ci avait comme instruments les magnifiques almugavares, dont un ancien templier, l'aventurier et légendaire Roger de Flor, était le chef. La paix de Caltabellotta, arrachée par la force des armes catalano-siciliennes à Boniface VIII et à Charles d'Anjou, reconnaissait à Frédéric la couronne de Sicile, quoique sous le nom de royaume de Trinacrie, et Frédéric III, qui avait accepté d'abord que ses États, à sa mort, rentreraient dans les domaines des Angevins de Naples, décida enfin de nommer son fils Pierre comme son héritier. Ce royaume de Sicile, avec le royaume de Majorque, dans lequel enfin Jacques II avait réinstallé son oncle et homonyme, devaient être des alliés constants dans la politique méditerranéenne catalane. Gouvernés par des rois catalans, ils devenaient une force décisive, surtout du point de vue maritime et commercial.

Il faut noter, en marge de ces événements, l'extraordinaire entreprise des Almugavares, ou routiers catalans et aragonais, qui, étant restés en chômage après la paix de Caltabellotta, se mirent, avec leur chef Roger de Flor et ses capitaines Berenguer d'Entença, Bernat de Rocafort, Ramon Muntaner et Ferran d'Aunés, sous les ordres de l'empereur de Constantinople. Ils avaient une tâche précise: nettoyer l'Empire des tribus turques et turcoples qui en avaient envahi de larges portions. Ces soldats de fortune mirent un tel enthousiasme et une telle audace dans leurs exploits, que bientôt la cour impériale en prit ombrage. En dépit des honneurs octroyés à Roger de Flor - il avait épousé une nièce du Basileus - on décida de l'éliminer et, dans un guet-apens, après un diner en son honneur, on le tua, en supprimant en même temps tous les Catalans qui l'accompagnaient. Ce fut le signal d'un massacre des Almugavares qui se trouvaient en terre d'Empire; ce fut le signal aussi d'une campagne de représailles, menée par ces rudes guerriers avec une telle sauvagerie et une si folle audace qu'ils semèrent l'épouvante dans toute la Grèce et qu'ils firent trembler l'Empereur lui-même avec toute sa cour, enfermés dans le palais des Blaquernes.

Cette meute déchaînée d'hommes assoiffés de vengeance et qui n'avaient plus de chefs devait enfin trouver une occupation. On l'avait mêlée à des luttes qui opposaient les divers partis latins qui occupaient les duchés

de l'Hellade. Mais, lorsqu'on prétendait de les éliminer du terrain de discussion, ils crurent préférable de tirer un profit direct de leur intervention: la bataille du Céphise, qui opposa ces soldats d'infanterie, en 1311, à la fine fleur des chevaliers français, leur livra les duchés d'Athènes et Néopatrie. Pendant près de cent ans, ces terres grecques qui avaient été le creuset de la civilisation occidentale devinrent des possessions catalanes. Le drapeau catalan flotta sur les murs de l'Acropole; la langue catalane fut la langue officielle des duchés; les Usatges de Barcelona, enfin, furent la loi et le droit public de ces états.

Jacques II d'Aragon, de Barcelone, avait pris une part niens moins que négligeable dans ces événements, dont un des principaux acteurs, Ramon Muntaner, nous a laissé dans sa Chronique un récit brillant et ému, justement célèbre comme document et témoignage d'une incroyable réussite. Muntaner, qui avait lutté aux ordres du roi d'Aragon, du roi de Sicile et de Roger de Flor, et qui avait rempli ensuite trois ans durant la charge de gouverneur de l'île africaine de Djerba, devait devenir ensuite fermier et édile de Valence et mourir à Ibiza comme lieutenant royal dans l'île. Ce Catalan de l'Empordan, qui avait connu les horreurs de l'invasion des Français et qui avait participé comme soldat à toutes les campagnes de trois règnes successifs, devait tirer un orgueil du fait que sa loyauté n'avait jamais failli à son roi, quel qu'il fût: Pierre ou Alphonse, Jacques ou Frédéric, d'Aragon ou de Majorque ou de Sicile, pourvu qu'il fût un de ces princes de la Maison de Barcelone à laquelle il avait juré de rester fidèle.

La roi d'Aragon, qui avait réussi à faire une paix générale dont sa famille tirerait, en somme, le meilleur parti, avait épousé la fille du grand rival de son père. Blanche d'Anjou lui donna dix enfants - cinq fils et cinq filles - et mourut très jeune. Ses dépouilles accompagnent, dans la mort, ~~comme~~ celles de son époux, dans le magnifique tombeau du monastère de Santes-Creus, près de Tarragone. Jacques II devait se remarier, avec Marie, reine de Chypre, et avec une dame noble de sa cour, une jeune femme issue de la plus ancienne et plus illustre des maisons nobilières catalanes: Elisenda de Montcada. Barcelone doit à cette reine l'édification du grand monastère de Pedralbes, véritable joyau de l'architecture gothique catalane, et d'une unité parfaite qui s'explique du fait qu'il fut totalement bâti en un temps record.

Le règne du fils de Jacques II, de cet Alphonse III de Catalogne, IV d'Aragon qui a mérité de l'Histoire l'épithète de Bénilin, fut court et sans

grande histoire. Pour ce prince, qui eut des malheurs de santé et de famille, toute la gloire était concentrée dans la campagne militaire qui lui avait permis, du vivant encore de son père, d'unir d'une façon effective à la couronne d'Aragon le royaume de Sardaigne, dont Boniface VIII avait fait don nominal à Jacques II lors du traité d'Anagni. Alphonse dirigea l'expédition de Sardaigne, au nom de son père et appelé par les Sardes contre les Pisans qui exerçaient avec les Génois une vraie colonisation commerciale de l'île. Pour le commerce barcelonais, surtout, mais aussi pour l'économie de la Catalogne, la conquête de la Sardaigne représentait une nouvelle marche dans son expansion à travers la Méditerranée. Mais cette union de la grande île à la couronne d'Aragon, laquelle devait la transmettre aux rois d'Espagne, fut riche en rébellions et en guerres, dont l'éclat et l'effort devaient remplir plusieurs règnes. Celui de Pierre le Cérémonieux, fils et légitime successeur d'Alphonse le Bénin, mérite néanmoins d'être signalé par sa durée (51 ans) comme par la suite d'événements qui le jalonnent.

C'est un personnage romanesque qui se présente à nos yeux, en cette basse époque du Moyen Âge, et qui remplit presque le XIV^{ème} siècle de l'histoire de Catalogne. Chétif et souffreteux, né prématuré et second fils d'un prince cadet, son ascension au trône a quelque chose de providentiel que n'oubliera jamais de souligner ce Pierre III (IV d'Aragon) qui devait s'employer, toute sa vie durant, à intégrer dans ses Etats les royaumes conquis par ses prédécesseurs. C'est, en 1344, l'annexion, après deux campagnes (l'une maritime, pour conquérir les Baléares; l'autre terrestre, pour s'emparer du Roussillon et de ^{la} Cerdagne), du royaume de Majorque, après un procès et une suite d'incidents qui devaient amener la perte du malheureux roi Jacques III, mort en pleine bataille à Llucmajor, en 1349, en une tentative faillie de récupération des îles; c'est ensuite la guerre avec Gênes, qui aura deux moments décisifs avec les grandes batailles navales du Bosphore (1352) et d'Alguer, en Sardaigne (1353), grace auxquelles fut écartée des terres sardes l'influence génoise: en fait, les rebellions constantes de Sardaigne seront le plus grand et plus durable souci de Pierre III pendant son règne; c'est aussi la politique matrimoniale qui lui permettra d'annexer, à la longue, le royaume de Sicile, puisque la reine de Sicile, Marie, qui est sa petite-fille et sa pupille, épousera Martin, qui est son petit-fils et est destiné à être son successeur; c'est l'annexion à la couronne d'Aragon des duchés d'Athènes et Néopatrie, dont les chefs catalans lui ont prêté hommage

et qui dicteront à ce roi lettré, féru d'Histoire, un fervent éloge du Parthénon. Pour mener à bien ces entreprises de longue haleine, Pierre III put compter avec la collaboration de sa troisième épouse, une infante de Sicile, et d'un grand ministre, Bernard de Cabrera - celui-ci, néanmoins, tombera sous la hache du bourreau, emporté par une conjuration de haines et d'intérêts, à un moment difficile -, mais il eut aussi à se mesurer à plusieurs contretemps, dont les plus dramatiques furent, sans doute, le soulèvement des nobles et des villes de Valence et d'Aragon, la vague meurtrière de la Peste Noire, qui devait décimer ses royaumes, et surtout la longue guerre avec la Castille, cette lutte des deux Pierres qui le mit face à face avec un homme aussi violent que lui, d'une obstination semblable, mais qui n'eut pas le talent politique et la patience qui caractérisera, devant l'Histoire, le roi Cérémonieux.

Le long règne de Pierre III est marqué, vers la fin, par un quatrième mariage avec une jeune veuve de petite noblesse, ce qui va mettre le roi en conflit avec les grands vassaux et même avec son fils aîné. Cette alliance avec les seigneurs ruraux et avec la bourgeoisie des grandes villes sera sur le point de produire une vraie révolution sociale en Catalogne. Mais la mort du roi, en 1387, et l'avènement de son fils Jean I, connu devant l'Histoire comme le Chasseur et aussi comme l'Amateur de toute Gentillesse, devaient frustrer cette dernière entreprise. Jean I, féru de musique et de poésie, plus soucieux des plaisirs de chasse ou des somptuosités de la cour que des problèmes d'Etat, demeurera toute sa vie tourné vers la France, dont il tirera constamment les modèles de ses vêtements et l'organisation des joutes poétiques dont les Jeux Floraux, par lui instaurés à Barcelone en 1393, seront le patron. Jean I épousa successivement trois princesses de la maison royale de France; ses deux gendres seront, eux aussi, des Français; sa conduite envers les ~~prophètes~~ deux papes qui se disputent la légitimité, dans ce Grand Schisme d'Occident qui divise la Chrétienté sera dictée, elle aussi, de Paris. Lors de sa mort, survenue en pleine chasse, dans un bois près de Gérone, la Couronne se trouvera en conflit ouvert avec les grandes villes, jalouses de leurs privilèges et révoltées contre la prodigalité royale et contre la cupidité des officiers et hauts fonctionnaires de la cour. Jean I aura aussi à surmonter une crise dramatique: les assauts que la populace des grandes villes mène contre les juiveries, et qui amènera, en fait, la suppression des communautés juives de Barcelone, de Perpignan et de tous les autres grands centres urbains, dont elles constituaient un élément économique important.

Jean I/

Mort sans successeur mâle, et pour parer aux tentatives de s'emparer du pouvoir du comte de Foix, son gendre, ~~les Catalans lui ont donné comme son frère~~ Martin. Celui-ci devait régner, aidé de sa prudente femme Marie de Luna pendant quinze ans (1395-1410), et il s'efforça de continuer et consolider la politique de Pierre III. Les duchés grecs étaient perdus, ayant succombé sous les coups des corps francs florentins de Rainier Acciajuoli. Mais la domination sur la Sicile était un fait et le jeune roi Martin, fils du roi d'Aragon et son successeur juré par tous ses États, avait conquis un prestige européen et semblait destiné à être un grand souverain. Il voulut, en 1409, mater une nouvelle rébellion des Sardes. La grande bataille de San Luri, qu'il gagna sur les rebelles, assura pour longtemps la mainmise des Catalans sur la Sardaigne. Mais quelques jours plus tard, d'une maladie infectieuse - certains diront par suites de la vengeance d'une mystérieuse "belle de San Luri", nouvelle Judith aux armes irrésistibles - Martin le Jeune mourra. Sa mort va laisser sans successeur le roi d'Aragon. Il s'efforcera, par un second mariage - Marie de Luna était morte elle aussi depuis quelque temps - de donner à ses États un héritier, mais il mourra, en 1410, sans y avoir réussi. Dans son lit de mort, autour duquel se nouent les intrigues courtoises, il se refusera encore de désigner un successeur. Avec lui s'éteignait (1410) une lignée de souverains qui, pendant près de six siècles, en succession directe par voie mâle, se sera identifiée avec le pays qu'elle a gouverné. La Catalogne s'est toujours sentie représentée par ces comtes-rois issus de Guifré I. Jamais les Catalans ne se sont soulevés contre cette domination; jamais ne se sont-ils refusés à une participation en hommes ou en argent aux entreprises que ces rois allaient tenter et, très souvent, réussir. Les différentes orientations que, dans les mains de ces princes devaient subir les destinées catalanes - la Reconquête, d'abord; ensuite la reeve pyrénéen; après Muret, l'expansion vers le Sud, puis la course vers la domination de la Méditerranée, avec les conquêtes des Baléares, de Sicile et de Sardaigne - eurent toujours le plein appui et l'enthousiasme des Catalans, tandis que, bien souvent, leur était chicané celui des Aragonais. L'intérêt matériel de la Catalogne, il faut l'avouer, allait bien souvent de pair avec le besoin d'expansion ou la soif de conquête de ses rois. Avec la nouvelle dynastie, tout cela va changer et les lueurs de la Renaissance italienne n'illumineront que très faiblement la cour de Barcelone. Pis encore: cette cour ne sera bientôt qu'un glorieux souvenir.

La démocratie catalane se basait sur le pacte et sur le compromis. Dans la grave crise dynastique produite par la mort de Martin l'Humain, et pour déterminer le nouveau roi d'après les titres respectifs des divers aspirants au trône, on élaborait donc un mécanisme qui devait éviter une guerre civile. Ce fut la réunion des neuf délégués représentant les Etats de la Couronne d'Aragon (trois pour la Catalogne, trois pour l'Aragon, trois pour Valence) à Caspe, et l'accord ou Compromis par lequel ils désignèrent, d'entre les candidats en présence, l'infant Ferdinand de Castille, homme déjà mur et qui avait gagné un prestige certain dans les affaires militaires et politiques, comme roi d'Aragon. Il était le petit-fils, par voie féminine, de Pierre III. Mais d'autres candidats pouvaient alléguer des droits sérieux au trône: les titres de Jacques d'Urgel, le plus proche des parents, par voie masculine, du roi Martin, et son beau-frère, puisqu'il avait épousé la dernière fille de Pierre III, auraient dû l'emporter, n'était-ce l'hostilité des Aragonais et probablement aussi les concussions de quelques délégués, sensibles aux arguments en espèces comptantes et trébuchantes dont était prodigue le prince castillan.

Ce premier Trastámara qui occupait le trône d'Aragon devait se heurter bientôt à une conception très différente des rapports entre le souverain et ses vassaux de celle qui régnait dans la Castille. Les quatre années que dura le règne de Ferdinand I, dit d'Antéquera par suite de la victoire qu'il avait emportée dans cette ville ~~xxxxxxxx~~ andalouse - furent troubles par un soulèvement de Jacques d'Urgell, pas trop difficile à écraser, et par des conflits avec la municipalité barcelonaise, gardienne jalouse de ses droits et privilèges. Son fils Alphonse IV, connu devant la postérité par son surnom de Magnanime, devait poursuivre, en Italie, la politique d'hégémonie de son arrière-grand-père Pierre III. Les 42 ans de son règne (1416-1458) sont une suite presque continue d'expéditions qui amèneront l'annexion à ses Etats de Naples - dont il laissera la couronne à un fils bâtard, qui sera le roi Ferrante - et les Catalans ne collaboreront que très indirectement et sans grand enthousiasme à ses gloires militaires. Une épouse mélancolique, restée à Barcelone, et qui se plaint toujours, comme d'ailleurs les sujets catalans, de l'absence du roi - mais aussi de ses aventures galantes - préside le lent mais sûr glissement de la Catalogne vers une décadence dont le contraste avec la prospérité croissante de Valence devient presque pénible.

C'est contre cette décadence politique et même économique que, pendant le règne du successeur d'Alphonse, son frère Jean II, roi de Navarre, la

Catalogne va réagir avec violence. C'est la crise qu'on a nommé la Révolution Catalane et qui opposa, pendant douze ans (1461-1472) la Généralité de Catalogne, vrai gouvernement du pays, et le roi que ses sujets vont déchoir de sa dignité. Le motif ou le prétexte du soulèvement fut la persécution du Prince de Viana, le fils aîné du roi et qui aurait dû le succéder à Navarre (puisque Jean n'en était que le roi-consort) et dans les états de la couronne d'Aragon, y compris la Sicile et la Sardaigne. Mais Jean s'était remarié et sa seconde femme, Juana Enriquez, d'une noble famille castillane, avait forgé de grands desseins pour son enfant, le futur Ferdinand le Catholique. On accusa donc la marâtre de chercher à se débarrasser du prince qui rendait difficile l'accession de Ferdinand à son destin royal, et la mort suspecte de Charles de Viana rendit en même temps vraisemblable cette accusation et inévitable le conflit.

Les Catalans se cherchèrent alors un roi: ce sera, tout d'abord, le roi de Castille lui-même, Henri IV, lequel se débarrassa bientôt de ses engagements et abandonna les Catalans à leur sort. Un nouvel ennemi de taille était paru en scène: le roi Louis XI, l'universelle araignée, qui s'était emparé du Roussillon. La Généralité se souvint alors du comte d'Urgell, mort en prison, et de ses héritiers: le plus marquant était un jeune prince portugais, fin lettré et homme courageux, le connétable Pierre de Portugal. Son règne fut précaire et marqué par les désastres. Moins de trois ans après son arrivée à Barcelone, celui que ~~l'on nommait~~ ~~xxxxxx~~ ~~xxxxxx~~ Pierre IV, roi des Catalans quittait la scène, ptysique, sans avoir pu redresser la situation. On offrit alors le trône catalan à un petit-fils du roi Jean I, le souverain de Provence que ses sujets nommaient le bon roi René d'Anjou. Celui-ci était vieux et paisible, mais disposait d'une grande influence sur le roi de France. Il accepta l'offre et envoya son fils Jean de Calabre, comme son lieutenant et successeur, en Catalogne. Ce fut la mort soudaine de ce prince (1470) qui emporta, enfin, la décision et amena la victoire du septuagénaire infatigable qu'était Jean II. roi de Navarre et d'Aragon. Le siège de Barcelone qu'il entreprit fut très efficace et sa victoire, après la capitulation de la capitale (14 octobre 1472) fut celle d'un homme avisé, qui connaît les avantages de la clémence et de la pacification. Ces dix ans de guerre avaient appauvri les Catalans: en plus, les revendications sociales des paysans, qui avaient déjà joué un grand rôle pendant le conflit, envenimaient les relations entre les villes, la noblesse et la campagne. Enfin, le Roussillon était toujours envahi par les Français et restera pendant vingt ans en pouvoir de Louis XI

A la mort de Jean II (1479), c'est son fils Ferdinand qui occupe le trône d'Aragon. Ce jeune homme de 26 ans est déjà depuis quatre ans le roi consort de Castille, ayant épousé la soeur d'Henri IV l'impuissant, une maitresse femme, de grand courage et fermeté, qui s'attachera, avec son mari, à la grande entreprise de compléter la Reconquête. Isabelle et Ferdinand, à égalité de droits, sont rois d'Espagne, ou plutôt des Espagnes, puisque les Etats de Castille restent séparés, en administration comme en lois et meme en langue, de ceux de la Couronne d'Aragon. Après l'expulsion des derniers Maures, ceux qui formaient le royaume de Grenade, l'expulsion des Juifs éliminera de la Péninsule les derniers foyers d'une culture ou une religion que ces rois qui ont à honneur d'être appelés Catholiques se refusent à tolérer dans leurs états. Un fabuleux coup de fortune, la découverte, par Christophe Colomb (probablement un Juif méditerranéen converti au Christianisme, dont la naissance reste obscure et qui pourrait bien être Catalan ou Majorquin) de terres qu'il croit être le Japon, la Chine et les Indes, donnera à l'Espagne castillane un inépuisable réservoir de richesses, en fournissant aux aventuriers ou aux cadets des nobles maisons un terrain propice à leurs exploits, où ils pourront être en meme temps guerriers, conquérants et missionnaires.

De cet heureux hasard, l'Espagne catalane va rester exclue. En pleine crise agraire - elle ne prendra fin qu'en 1486, avec une solution dictée par le roi et qui était très proche de celle que la Généralité de Catalogne avait déjà proposée en 1462 -, ayant à se défendre contre l'Inquisition castillane que Ferdinand s'obstine à implanter à Barcelone, avec ses sanglants autodafés et son armée de sbires, se sentant chaque fois plus à l'écart des routes commerciales, ouverte à une mer qui sera chaque fois davantage le repaire des pirates barbaresques ou le fief des nefs turques, la Catalogne va désormais végéter et s'ankyloser dans ses glorieuses traditions. Les grandes familles nobles quitteront Barcelone et les manoirs de montagne pour suivre la cour; le jeu démocratique des institutions sera faussé par l'intervention du roi ou de ses ministres; les excès repressifs de l'Inquisition rendront impossible le commerce et chasseront les industriels et les banquiers.

Il y a un moment où l'on ose d'espérer que l'Histoire va reprendre ~~xxxxxxx~~ la vieille ornière: c'est lors de la mort d'Isabelle (1504) lorsque la noblesse castillane s'insurge contre le roi veuf, celui qui était resté, d'après le testament de la reine de Castille, le gouverneur et administrateur de ce pays. Les seigneurs castillans ne veulent plus du

monarque qui s'est toujours senti bien plus roi de Castille que d'Aragon et chassent le "vieux Catalan", comme ils l'appellent, en préférant d'être gouvernés par une folle (la reine Jeanne, fille de Ferdinand et Isabel) et par un étranger, Philippe de Bourgogne, son mari. Ferdinand doit se réfugier dans ses états, qui sont encore très importants et qui comprennent, en plus des terres catalanes et aragonaises, la Sardaigne, la Sicile et le royaume de Naples. Il fera bien davantage: en prenant une nouvelle épouse, Germaine de Foix, sa nièce du roi de France, dont il espérait d'avoir un successeur, il songera à séparer à nouveau les états que son premier mariage avait uni sous un même sceptre. Mais son gendre, l'orgueilleux Philippe, mourra au moment même où ce programme prenait forme, et ce sont les Cortés castillanes celles qui vont demander au vieux roi de reprendre le gouvernement. Et le seul fruit de son second mariage mourra en bas âge. Le successeur universel de Ferdinand sera un petit-fils né et élevé en Flandre, Charles de Gand, I d'Espagne et que l'Histoire va connaître surtout sous le nom de Charles-Quint, l'Empereur.

X
X X

La période comprise entre l'avènement de Charles I (1516) et la crise qui aura nom "Guerre des Faucheurs (Segadors)" en 1640, a pu être nommée par un grand historien catalan "la période de la dénationalisation pacifique". En Catalogne et dans le reste des états de langue catalane, celle-ci reste officiellement la langue de l'administration interne - municipalités, justice, église et même Généralité de Catalogne, émanation des Parlements et des Cortés. Les rois sont obligés d'employer cette langue dans leurs adresses aux Cortés, et Charles-Quint, dont la langue exclusive, jusqu'en 1516, était le français, s'efforcera de parler en catalan dans sa première visite à Barcelone, où il recevra la nouvelle de son élection comme Empereur. Mais les élites, ou ce qui en pourrait avoir lieu, désertent. Le vaste champ de conquêtes qu'est l'Amérique reste toujours fermé aux Catalans; mais les guerres d'Italie, très en accord avec une tradition de deux ou trois siècles, attirent beaucoup de Catalans. La Cour de Madrid, où malheureusement il n'ont grand chose à faire, exercera aussi son mirage sur la noblesse et sur des écrivains que fascine l'éclat du Siècle d'Or de la littérature castillane. A l'époque où fleurit le roman et le drame, où Cervantes, Lope de Vega, Calderon, Gongora et tant d'autres poètes, dramaturges et romanciers donnent à leur langue les plus grands titres de gloire, la littérature catalane s'amenuise, devient une simple imitation des écrivains castillans; la langue elle-même s'appauvrit et dénature.

Les grands noms catalans sont rares, sous Charles-Quint, Philippe II et son successeur Philippe III. Un Louis de Requesens, amiral de la flotte chrétienne à Lépante; un saint Joseph de Calasanç, rénovateur de la pédagogie; un François de Borja, de la grande famille valencienne qui avait donné deux Papes et de grands aventuriers, quitte les honneurs et la carrière politique pour être un des premiers compagnons de saint Ignace de Loyola; un Pere Seraffi, un Vicenç Garcia s'efforcent de maintenir le prestige de la poésie catalane. Mais un autre Catalan, Joan Boscà, introduit dans la littérature castillane les formes italiennes et nombreux sont les écrivains valenciens, ^{un siècle} après le grand éclat des Ausias March et Joanot Martorell, qui écrivent eux aussi en la langue de la cour.

Une issue reste seule ouverte à la pugnacité de ce peuple qui pendant plusieurs siècles avait pu paraître le plus guerrier de la Méditerranée: c'est le banditisme. Des factions ennemies, les nyerros et les cadells, dans lesquelles vont ~~xxxxxx~~ militer des hobereaux et des évêques, des propriétaires ruraux et des cadets sans fortune, vont lutter contre les agents du gouvernement et même ~~xxxxx~~ et surtout entre elles, en une esquisse de guerre civile sans idées ni but. Ce banditisme donne des figures étonnantes de grandeur et de sauvagerie, telles celles de Perot Roca Guinarda, évoqué par Cervantés dans "Don Quichotte" ou de Joan Serrallonga. Mais les Catalans s'épuisent en ces vaines luttes, dont la potence ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ a presque toujours le dernier mot.

Cette Catalogne enlisée dans le marasme et appauvrie par la décadence du commerce méditerranéen aura pourtant un sursaut vers le milieu du XVIIème Siècle. C'est la guerre contre la France, dont le poids retombe principalement sur les populations du Roussillon et de l'Empordan, avec les excès de la soldatesque qui vit aux dépens des paysans, qui en fournira le motif. Mais c'est surtout la politique du ministre de Philippe IV, l'impulsif et obstiné Comte-Duc (Gasper Guzman de Pimentel, comte de Sanlúcar, ~~xxxxxx~~ duc d'Olivares est le nom entier de ce personnage) qui aura comme but ~~xxxxxxxxxx~~ de soumettre tous les Etats du roi "à la façon et aux lois de Castille, sans ~~xxxxx~~ nulle différence", qui sera responsable de cette vraie Révolution catalane de 1640, dont le début sera une échaffourée populaire, à Barcelone, la journée de la Fete-Dieu ou Corpus-Christi (d'où son nom populaire de "Corpus de Sang").

La Généralité de Catalogne et le Conseil des Cent de Barcelone prirent dès le début en main les rênes de cette révolution populaire. Un chef populaire exceptionnel, le chanoine Paul Claris, lui donna dès d'a-

bord une orientation dont elle ne devait plus se départir, mais dont la mort prématurée de Claris, en février 1461, un mois après la victoire de Montjuic, devait enlever toute souplesse. Paul Claris et les hommes de la Généralité, en réaction contre la politique du Comte-Duc, avaient tenté de créer une République catalane, sous la protection de Louis XIII de France. Mais le cardinal Richelieu, qui semblait disposé à recevoir cette République indépendante sous sa protection, préférera, en fin de comptes, l'annexion, même si elle revêt la forme d'une obédience au roi de France en tant que comte de Barcelone. C'est changer un unitarisme par un autre, et les douze années que durera la guerre, avec la succession de vice-rois et maréchaux français qui vont tenter d'endiguer la pression des armées du roi d'Espagne, ne feront pas grand chose, au contraire, pour rendre populaire la cause de Louis XIII ni de son successeur Louis XIV.

La fin de la guerre, avec le siège de Barcelone et sa reddition aux armées de Philippe IV, dont un bâtard, Jean d'Autriche, commandait les troupes, devait avoir une sanction avec le traité des Pyrénées. Par celui-ci, la France s'emparait du Roussillon, tant convoité depuis Louis XI, et d'une moitié de la Cerdagne. Mais l'organisation autonome catalane restait intacte et, de cette guerre de séparation, sans doute, devait sortir un sentiment plus véhément d'adhésion aux rois d'Espagne. Olivares, remarquons-le, avait été séparé du pouvoir depuis longtemps; le Portugal, qui avait entrepris en même temps que la Catalogne sa rébellion contre le joug centraliste, avait réussi à le briser et à se rendre indépendant, après soixante ans d'union avec l'Espagne. C'étaient deux raisons pour la magnanimité du roi, et celle-ci expliquait, à son tour, l'adhésion des Catalans, profondément déçus après leur expérience française.

Nous trouverons ce loyalisme catalan s'exprimer, quelques années plus tard, dans le mouvement populaire qui imposa, en 1677, le jeune Jean d'Autriche comme premier ministre d'un roi, son demi-frère Charles II l'Enscorcélé, quoique l'action de cette idole des Catalans devait être très peu en accord avec ses engagements et avec la confiance qu'on lui avait témoignée. Nous le trouverons, appliqué à ces princes de la Maison d'Autriche dont les conditions personnelles n'avaient cessé de dégénérer depuis Charles-Quint, dans une nouvelle crise qui s'étendra à toute l'Europe mais qui aura pour enjeu, en fait, l'autonomie de la Catalogne: la guerre de Succession, ouverte après la mort de Charles II (1700) et dans laquelle la Catalogne se rangea du côté de l'Archiduc Charles d'Autriche (l'éphémère Charles III d'Espagne). Contre Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et

qui vient représenter l'unitarisme français et l'absolutisme monarchique dont son grand-père est devenu le parangon, se dressera bientôt, dès que l'Archiduc se refuse à reconnaître la légitimité de la succession, toute cette partie de l'Espagne qui conserve vivante, comme en Catalogne et dans les autres états de l'ancienne Couronne d'Aragon, la tradition des droits et des devoirs des souverains et de leurs sujets. Les privilèges des hommes et des peuples vont donc être farouchement défendus contre le Français; les cris de "Vive la patrie! Vivent les furs (les libertés constitutionnelles de chaque état)!" vont de côté avec ceux de "Vive Charles III!". Cette guerre durera dix ans, et l'Europe entière se divisera entre les deux parties en présence. Ce fut l'accession de l'Archiduc au trône impérial et son abandon des Catalans ce qui, enfin, fera pencher la balance du côté de son rival. Le siège de Barcelone en 1714, dernier épisode de la lutte sur le sol catalan, déroulera ses épisodes dramatiques au moment même où les puissances d'Europe se penchent sur ce que l'on appelle "le cas des Catalans". Plus soucieux d'équilibre européen que de justice, les ministres de la reine Anne d'Angleterre refusaient de patronner la constitution d'une République catalane, comme ils avaient refusé d'attribuer à l'Empereur, en un ensemble qui aurait reconstitué l'ancienne Couronne d'Aragon, tous les territoires qui la composaient, y compris le Roussillon.

Seuls et mis en face de l'intransigeance de Philippe V, qui ne voulait d'un compromis qui aurait représenté la reconnaissance des droits séculaires des Catalans, ceux-ci n'eurent d'autre issue que la résistance contre les armées qui l'investissaient par terre comme par mer. Le 11 Septembre 1714, en dépit de l'héroïsme des milices populaires, les Barcelonais succombaient et la ville était prise par assaut. Le roi vainqueur ne sut ni ne voulut imiter l'exemple de Jean II et de Philippe IV. Sa victoire équivalait à la totale suppression des privilèges et des institutions catalanes. Le royal décret de "Nova Planta" (nouvelle organisation) créait, sur les décombres des glorieuses corporations qu'étaient le Conseil de Cent et la Généralité de Catalogne, un édifice juridique dont le sommet était le Capitaine Général et l'instrument la "Real Audiencia". Comme un symbole tangible de cette volonté royale de soumettre les Catalans à la loi commune et de mater toute velleité de subversion, Philippe V fit encore édifier, sur tout un quartier de Barcelone rasé par ses ingénieurs militaires, une citadelle qui se dressait, comme un gardien farouche, sur la ville hostile. L'autonomie de la Catalogne avait vécu. Sa langue était bannie des affaires publiques, des lois et de l'enseignement. Un historien, qui a laissé un

tableau minutieux et émouvant du siège de 1714 et de l'assaut de Barcelone qui en était l'issue, a pu nommer son livre "Fin de la Nation Catalane". Et cela n'est pas exagéré, puisque les Catalans eux-mêmes vont bientôt perdre toute notion de leur personnalité et s'efforceront, pendant ce XVIIIème Siècle, de devenir les plus fidèles sujets des rois d'Espagne, de ces descendants de leur ennemi Philippe V, tout en transformant, en accord avec les débuts de la Révolution industrielle, leur patrie en la plus prospère des provinces de l'Espagne. La plus prospère, certes, mais seulement une province.

x

x x

Sous Ferdinand VI (1746-1758) comme sous son frère Charles III (1759-1788), la Catalogne s'efforcera de combler les fossés de la défaite par une laboriosité qui leur est reconnue. Charles III, souverain éclairé, tiendra même à ouvrir à ces sujets industriels et capables de redonner à la vieille industrie textile un essor dû aux progrès de la technique les grands marchés de l'Amérique, d'où le testament d'Isabelle la Catholique les avait exclus. L'industrie des indiennes, mais aussi la production des cuirs, une naissante industrie métallurgique et des produits agricoles comme le vin, l'huile et les amandes vont bientôt réclamer la création d'une vraie flotte marchande. Les côtes catalanes, enfin débarrassées de la menace barbaresque, vont connaître l'animation des chantiers maritimes.

L'Université de Barcelone a été supprimée par Philippe V et toute la science officielle est concentrée à Cervera, une petite ville qui s'est montré favorable aux Bourbons. Mais les Barcelonais vont créer d'eux-mêmes des institutions comme la "Junta de Commerce", où la défense des intérêts de l'industrie et de l'exportation laissera une place importante à l'enseignement technique et deviendra bientôt une vraie école des arts et des métiers. Cette activité et les richesses qui en découlent font presque oublier les vieilles gloires. Un érudit catalan, sis à Madrid, les évoquera en un maître livre dont le préambule est déjà l'affirmation de la caducité de tout ce brillant passé, des institutions qui l'ont fait possible et de la langue qui en était l'instrument. L'effort de la Catalogne pour devenir une province semble avoir réussi à la totale négation de sa personnalité.

La guerre entre l'Espagne et la République Française (1793-1795) est, en apparence, la confirmation de la loyauté monarchiste et du patriotisme espagnol des Catalans. La générosité et l'enthousiasme du peuple se mani-

feste à tous les degrés de la société. Les premières victoires des ~~ix~~ armées espagnoles, où les volontaires catalans forment des corps d'élite semblent même présagier une réincorporation des anciens comtés du Roussillon et de la Cerdagne, perdus en 1660. Les souvenirs glorieux de Pierre le grand et de sa victoire contre les Croisés français de Philippe le hardi sont évoqués par le gouvernement de Madrid lui-même. Mais dès que les échecs militaires et la pagafe officielle menacent de submerger la Catalogne sous la poussée des armées révolutionnaires françaises, un sursaut des Catalans rétablit instinctivement ses corps volontaires, qu'ils soient les Sometents ou les Miquelets, et les organismes délibérants et exécutifs du temps de ~~xxxxix~~ leur vie autonome.

Le règne de Charles IV, qui est surtout le règne de son favori Manuel Godoy, n'est pas fait, comme celui de Charles III, pour enthousiasmer les Catalans. Les critiques sont vives contre un gouvernement qui ne peut se tirer des alliances contradictoires et qui, après la paix de Bâle entraine bientôt en guerre avec l'Angleterre, ce qui devait entraîner une terrible crise pour l'industrie et l'agriculture catalanes, coupés de leurs marchés d'Outremer. En fait, cet Ancien Régime s'écroulera dans l'ignominie dès que Napoléon imposera sa volonté à la cour de Madrid. L'occupation napoléonienne, qui va durer six ans, tentera de flatter la personnalité catalane et rendra l'officialité à la langue des Catalans. Ceux-ci, néanmoins, à de très rares exceptions, refuseront de se laisser prendre à ces flatteries et se fermeront à toutes les tentatives d'annexion de l'Empereur. L'absence d'un gouvernement central sera comblée par l'apparition spontanée d'organismes issus de la volonté populaire et d'une armée irrégulière où le vieux banditisme sera transformé en farouche patriotisme. Les idées démocratiques, dont les soldats de l'Empire sont en Espagne comme ailleurs, les involontaires fournisseurs, vont donner une nouvelle vie à la constante tradition d'une liberté nationale et individuelle, garantie par des lois et par des institutions.

Après la guerre et le retour de Ferdinand VII, roi bien-aimé et félon, toujours disposé à trahir ses amis comme ses ennemis, c'est le ~~Roman-~~ tisme littéraire et politique qui va donner une expression à ce vieil sentiment catalan. Ce n'est pas par hasard que l'une des revues littéraires où la nouvelle école présente ses exercices, "El Vapor", publie en 1833 un poème qui est un vrai manifeste en faveur de la langue catalane. Ce poème de ~~Bouventura~~ Carles Aribau, "A la Pàtria", qui dépasse de beaucoup par sa portée les intentions de son auteur, sera considéré comme

la première expression de la Renaissance catalane. Celle-ci multipliera, par la suite, ses manifestations. C'est l'oeuvre de poètes comme Rubió i Ors, Victor Balaguer, Milà i Fontanals et surtout du plus grand d'entre eux, Jacint Verdaguer. C'est l'oeuvre aussi d'une institution comme les Jeux Floraux de Barcelone, créés en 1859 sur le modèle de ceux de Toulouse et en souvenir de ceux du Moyen Age. Ce sera l'oeuvre de penseurs et de dramaturges, de politiciens et de patriotes, d'hommes de science et d'artistes qui s'efforceront de tirer une doctrine cohérente de ces vagues mais puissants mouvements qui donnent à l'effort catalan un sens et une unité.

Le XIX^{ème} Siècle espagnol est rempli de la fureur des guerres civiles et des révolutions. Les Catalans y participent eux aussi, et c'est curieux de constater que les Carlistes comme les Républicains Fédéraux se trouvent nombreux en Catalogne et donnent aux guerres civiles leur sens de lutte populaire. Ce n'est pas exagéré d'affirmer que sous les étiquettes politiques, les uns et les autres sont fidèles à une tradition purement catalane, à l'affirmation des libertés nationales et à celle des libertés individuelles qui sont la constante de l'histoire de Catalogne.

Le Catalanisme, issu en tant que doctrine politique des livres d'historiens et de sociologues des deux bords, va devenir bientôt un mouvement politique; il s'efforcera, ensuite, de conquérir les corporations publiques et d'y orienter une véritable rénovation des moeurs, ~~en~~ au même temps où l'Etat espagnol s'enlise dans l'ornière du caciquisme ou sombre dans la catastrophe des guerres coloniales. Au XX^{ème} Siècle, le Catalanisme sera la force rénovatrice par excellence et revera même de convertir toute l'Espagne à ses idées. Et les victoires comme les échecs du Catalanisme, les vicissitudes que les événements de la première moitié du siècle ont fait subir à la Catalogne serviront, il faut l'espérer, à épurer ce mouvement d'affirmation et à lui donner toute l'efficacité nécessaire pour servir à la transformation de l'Etat et à l'harmonieuse coexistence des Espagnes.

=====